



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

43 | octobre 2008
Varia

Claire FAUVERGUE, *Diderot, lecteur et interprète de Leibniz*

Michèle Crampe-Casnabet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/3732>

DOI : 10.4000/rde.3732

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 29 octobre 2008

Pagination : 178-181

ISBN : 978-2-952089-8-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Michèle Crampe-Casnabet, « Claire FAUVERGUE, *Diderot, lecteur et interprète de Leibniz* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 43 | octobre 2008, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/3732> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.3732>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2021.

Propriété intellectuelle

Claire FAUVERGUE, *Diderot, lecteur et interprète de Leibniz*

Michèle Crampe-Casnabet

RÉFÉRENCE

Claire FAUVERGUE, *Diderot, lecteur et interprète de Leibniz*, Paris, Honoré Champion, 2006, 270 p.

- 1 Pourquoi choisir Diderot comme lecteur de Leibniz ? Ces deux philosophes sont si différents, à la limite étrangers l'un à l'autre. Sans doute parce que Diderot a écrit dans l'*Encyclopédie* l'article considérable : LEIBNIZIANISME. Mais, plus profondément parce que ces deux types de philosophie incompatibles dans leur fondement et leur contenu doivent être mises en comparaison, si l'on pense, et Diderot n'en doute point, que la philosophie doit faire œuvre de vérité.

« Comment savoir ce qui est vrai alors, quand deux conceptions de l'être, du monde, s'affrontent, s'éprouvent, se contredisent ? Y aurait-il un fondement commun en dépit des différences fondamentales, incompatibles à ce qu'on convient d'appeler la pensée, la philosophie ? »
- 2 L'ouvrage comprend trois chapitres. Le premier porte sur « les concepts du leibnizianisme et leur interprétation matérialiste » selon Diderot. Là est en effet le point crucial ; selon Leibniz, les lois qui régissent l'individu relèvent de l'universalité spirituelle. L'ambition de Diderot est de montrer que s'il y a une loi universelle, elle est celle de la matière. L'universel a changé de sens mais la référence à ce concept demeure.
- 3 Leibniz dans sa correspondance avec Clarke affirme le principe des indiscernables qui manifeste la multiplicité des qualités de la monade ; ce principe est admis par Diderot mais il l'applique aux qualités qui relèvent de la perception et non plus d'une ontologie substantialiste. C'est dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* et dans l'article MODIFICATION de l'*Encyclopédie* qu'est exposé le principe des indiscernables : il n'y a pas

dans la nature deux atomes qui soient rigoureusement semblables. Ainsi peut-on penser l'hétérogénéité de la matière, en s'appuyant sur des arguments leibniziens selon lesquels il n'y a pas, dans la nature, deux êtres qui soient parfaitement semblables. Ce principe leibnizien des indiscernables fait l'objet, selon Diderot, d'une « véritable généralisation matérialiste ».

- 4 C'est dans la même perspective – une interprétation matérialiste – qu'est examiné le concept leibnizien de loi de continuité qui serait le principe d'enchaînement des lois de la nature. Ainsi le concept de force est une propriété de la matière. Que faire du concept d'inquiétude ? Toute force, selon Leibniz, est principe de changement. Pour Diderot, l'inquiétude est force matérielle et organique, non psychique : elle assure l'unité du vivant. La monade leibnizienne est finalement interprétée par Diderot comme une individualité naturelle.
- 5 Les deux autres chapitres de l'ouvrage de Claire Fauvergue continuent à examiner les rapports de Diderot lecteur de Leibniz et auteur de l'article de l'*Encyclopédie*, puis l'héritage leibnizien dans la philosophie de Diderot. Plus que de proposer une étude explicative et critique de la philosophie de Leibniz, il s'agit de montrer qu'en dépit des différences-divergences théoriques qui l'opposent à Leibniz, Diderot reconnaît que « tout a sa métaphysique et sa pratique » et qu'à cet égard fondamental, Leibniz est un philosophe lumineux.
- 6 L'ouvrage de Claire Fauvergue, érudit, historiquement informé, conceptuellement solide, permet de se poser la question : si deux philosophies peuvent, en dépit de leurs différences antagonistes, rendre possible une communication, cela suppose-t-il qu'un fondement commun subsiste ? mais lequel ? Une philosophie comme celle de Diderot pourrait donner une solution : en dépit des antagonismes, les Lumières mettent au jour un fondement commun : les Lumières ne sont-elles pas trop historiquement situées pour assumer une telle responsabilité ? Resterait alors, en dernier recours, la rationalité.
- 7 C'est en s'inspirant du concept d'éclectisme, inventé par J. Brucker, que Diderot va interpréter la philosophie de Leibniz. L'éclectisme est une réflexion critique qui permet de dégager le noyau de vérité que contient toute philosophie indépendamment de ses développements différenciés. L'éclectisme consiste à combiner les vérités. C'est ce principe qui inspire la lecture que Diderot conduit dans l'article LEIBNIZIANISME de l'*Encyclopédie*, qui insiste tout particulièrement sur la sémiotique ou science des signes. De Leibniz, Diderot retient un « esprit d'invention et de méthode » et souligne qu'une question fondamentale posée par la philosophie est celle des critères de la vérité : est vraie l'idée démontrable a priori, ou a posteriori par l'expérience. Diderot trouverait chez Leibniz qu'il existe un rapport entre la perception et la connaissance (cette question se posait dans la *Lettre sur les aveugles*). L'examen de la métaphysique de Leibniz conduit Diderot à une interprétation matérialiste de la *Monadologie* : chaque substance est un miroir de l'Univers : ainsi l'âme est une concentration de l'univers et de l'organisme.
- 8 L'article de l'*Encyclopédie* examine les principes de la théologie naturelle de Leibniz : Diderot aborde en matérialiste les thèmes de la nécessité et de la liberté ; il admet l'optimisme lié à la théologie parce qu'il relève de l'axiome : tout est nécessaire. En fait, si la nécessité subsiste partout – et c'est le cas – l'introduction de Dieu dans la nature est superflue. Les pages consacrées à la nécessité sont les plus convaincantes (ainsi en est-il de la reformulation matérialiste des mondes possibles).

- 9 L'article LEIBNIZIANISME s'achève par une étude du droit naturel selon Leibniz. Diderot converge avec Leibniz selon lequel le code diplomatique du droit des gens se fonde sur « les actes publiés ». Leibniz pose une équation entre bon et naturel, ce qui signifie moral. Pour Diderot, le droit naturel doit être défini, non à partir de l'individu, mais à partir du genre humain. Cependant, l'individu veut être équitable, adhérer à la volonté générale. Ainsi, le droit naturel fondé sur la raison acquiert un caractère universel.
- 10 Diderot met radicalement en question l'idéologie leibnizienne selon laquelle la morale religieuse est au dessus des lois naturelles et civiles. Un seul code est déterminant : celui de la nature.
- 11 Le troisième chapitre de l'ouvrage aborde la question de l'héritage leibnizien de la philosophie de Diderot qui définit la métaphysique comme « la science des raisons des choses », et cette science est expérience de la nécessité. Une étude est consacrée à la critique du texte de Maupertuis *Le Système de la nature*, puis à la critique de D'Alembert. Cette double entreprise, animée par certains concepts hérités de Leibniz, tente de fonder en toute rationalité une conception matérialiste de l'être. Ce que Diderot abandonne est bien l'idée leibnizienne de perfection au profit de la notion de perfectibilité indéfinie, inséparable d'une inquiétude qui habite, agite et fait progresser l'être. Ainsi, le matérialisme implique le mouvement, l'interrogation perpétuelle, le progrès indéfini. C'est cette notion d'inquiétude qui permettrait une convergence « métathéorique » des philosophies de Leibniz et de Diderot. L'inquiétude serait une garantie de perfectibilité.
- 12 L'ouvrage de Claire Fauvergue, nourri d'une abondante bibliographie, est remarquable par la rigueur des rapports qu'elle établit entre les philosophies de Leibniz et de Diderot. L'entreprise ne manquait pas de risques : ce qu'il est convenu d'appeler le spiritualisme leibnizien et le matérialisme de Diderot sont-ils seulement communicables ? Diderot le pensait. Madame Fauvergue démontre avec solidité conceptuelle que l'entreprise de Diderot est légitime et rationnellement, lumineusement fondée.